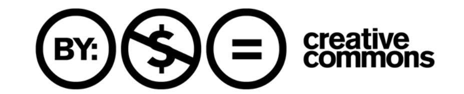


Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée

L'Agadir berbère, une ville manquée ?

André Adam

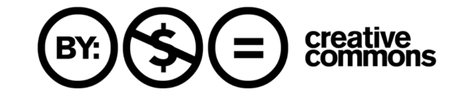


Résumé

L 'agadir est un grenier collectif fortifié, qu'on rencontre notamment dans le Sud du Maroc, chez les Berbères sédentaires du groupe chleuh. Ils sont aujourd'hui abandonnés, mais l'abandon a commencé il y a longtemps. Les agadirs ne seraient-ils pas des villes qui ont avorté ? La citadelle, au centre des premières villes de l'histoire, fut sans doute un grenier fortifié, où s'entreposait le "capital" de la cité. La monarchie et même le despotisme sont liés aux origines de la ville ; ce n'est pas le cas de l'agadir, mais le collège de ommâl (gouverneurs) qui l'administrait pratiquait la règle de la majorité, que refusaient les j'ema 'as berbères. La religion, si importante aux origines de la cité, n'était pas absente de l'agadir : salle de prière et magasin des marabouts où chacun versait Vachour. Si l'agadir ne semble jamais avoir abrité d'artisans ni de commerçants, sa présence a souvent provoqué l'apparition, à sa porte, d'un souq, d'un marché hebdomadaire. Et pourtant aucun agadir ne semble jamais avoir donné naissance à une ville. C'est que l'accumulation de richesse qui crée la ville suppose une région fertile (vallées des grands fleuves, Nil, Euphrate, Indus, etc.) et les agadirs sont nés dans des régions pauvres, au climat sec et au relief abrupt Les villes au Maroc sont apparues plus au Nord, dans un environnement naturel plus propice.

Abstract

The agadir is a fortified collective granary to be found especially in the South of Morocco among the Chleuh group of sedentary Berbers. These granaries are nowadays abandoned, the outcome of a process which began long ago. Are the agadirs in fact the basis of towns which failed ? The citadel, to be found at the centre of the first known towns, was doubtlessly a fortified granary where the "capital" of the town was stored. The systems of monarchy, and even despotism, are connected with the origins of the town. This is not true for the "agadir" however, the body of the ommâl (governors) responsible for its administration functionned by the system of majority rule, which was refused by the berber j'ema 'a. Religion which was so important in the origins of the town, was also present in the "agadir" in the form of prayer-rooms and "marabouts" shops where every one paid the achour. Although the agadir apparently never contained craftsmen or tracters, its existence often led to the establishment closeby of a souq, or weekly market, Nervertheless, it does not appear that any agadir ever gave birth to a town. The accumulation of capital which is a necessary element in the creation of a town is possible in a fertile region such as the major river valleys (Nile, Euphrates, Indus, etc.), but the agadir were located in poor region, with dry climate and rough terrain. The towns of Morocco first appeared further North, in a more favourable natural environment.



L'AGADIR BERBERE : UNE VILLE MANQUEE ?

par André ADAM

Summary

The *agadir* is a fortified collective granary to be found especially in the South of Morocco among the Chleuh group of sedentary Berbers. These granaries are nowadays abandoned, the outcome of a process which began long ago. Are the agadirs in fact the basis of towns which failed ? The citadel, to be found at the centre of the first known towns, was doubtlessly a fortified granary where the "capital" of the town was stored. The systems of monarchy, and even despotism, are connected with the origins of the town. This is not true for the "agadir" however, the body of the *ommâl* (governors) responsible for its administration functionned by the system of majority rule, which was refused by the berber *jema'a*. Religion which was so important in the origins of the town, was also present in the "agadir" in the form of prayer-rooms and "marabouts" shops where every one paid the *achour*. Although the agadir apparently never contained craftsmen or tracters, its existence often led to the establishment closeby of a *souq*, or weekly market, Nervertheless, it does not appear that any *agadir* ever gave birth to a town. The accumulation of capital which is a necessary element in the creation of a town is possible in a fertile region such as the major river valleys (Nile, Euphrates, Indus, etc.), but the *agadir* were located in poor region, with dry climate and rough terrain. The towns of Morocco first appeared further North, in a more favourable natural environment.

Résumé

L'agadir est un grenier collectif fortifié, qu'on rencontre notamment dans le Sud du Maroc, chez les Berbères sédentaires du groupe chleuh. Ils sont aujourd'hui abandonnés, mais l'abandon a commencé il y a longtemps. Les agadirs ne seraient-ils pas des villes qui ont avorté ? La citadelle, au centre des premières villes de l'histoire, fut sans doute un grenier fortifié, où s'entreposait le "capital" de la cité. La monarchie et même le despotisme sont liés aux origines de la ville ; ce n'est pas le cas de l'agadir, mais le collège de *ommâl* (gouverneurs) qui l'administrait pratiquait la règle de la majorité, que refusaient les *jema'as* berbères. La religion, si importante aux origines de la cité, n'était pas absente de l'agadir : salle de prière et magasin des marabouts où chacun versait l'*achour*. Si l'agadir ne semble jamais avoir abrité d'artisans ni de commerçants, sa présence a souvent provoqué l'apparition, à sa porte, d'un *souq*, d'un marché hebdomadaire. Et pourtant aucun agadir ne semble jamais avoir donné naissance à une ville. C'est que l'accumulation de richesse qui crée la ville suppose une région fertile (vallées des grands fleuves, Nil, Euphrate, Indus, etc.) et les agadirs sont nés dans des régions pauvres, au climat sec et au relief abrupt. Les villes au Maroc sont apparues plus au Nord, dans un environnement naturel plus propice.

Nous ne prétendons pas apporter ici, sur le problème des *agadir-s*, des faits nouveaux ou des observations originales. Nous n'ajouterons rien aux travaux déjà publiés sur la question ni au beau livre de Dj. Jacques-Meunié(1), qui en fait la synthèse.

Notre objectif est plus modeste, -- ou plus ambitieux ? Chaque fois que nous avons examiné, soit au cours de lectures, soit à l'occasion de recherches sur le terrain, l'institution des agadirs, c'est-à-dire des greniers collectifs fortifiés, nous avons eu le sentiment confus d'un manque, d'une lacune dans l'intellection du phénomène, parfois même d'un inachèvement dans le phénomène lui-même, inachèvement que nous hésitions à situer au début ou à la fin, à imputer à l'arrêt du développement ou à la décadence. En bref, nous avions l'impression d'avoir affaire à un processus sociologique mal venu et par là-même difficilement explicable.

On rencontre l'agadir (2) au Maroc principalement dans l'Anti-Atlas et le Haut-Atlas occidental, peuplés de vieux sédentaires agriculteurs. Mais on le trouve aussi, sous le nom d'*igherm*, dans le Haut-Atlas oriental, peuplé de nomades transhumants. Les autres pays du Maghreb ne l'ignorent point (3) et la *gela'a* de l'Aurès fut sans doute primitivement un agadir. Institution de sédentaires ? Certes les sédentaires y dominent, mais nous avons vu que les transhumants n'en sont pas absents. Et pourquoi d'autres sédentaires de vieille date, Berbères aussi, comme les Kabyles et les Rifains, l'ignorent-ils ?

Les agadirs sont aujourd'hui abandonnés, bien que les restrictions de la seconde guerre mondiale et la répartition autoritaire des denrées qui en découla leur eussent rendu un lustre momentané. Mais l'abandon ne date pas de la colonisation et de l'entrée dans un système politique et économique nouveau. Il leur est, dans bien des cas, antérieur. Si tels agadirs ont été détruits par le Makhzen après la soumission des tribus à l'indépendance desquelles ils avaient servi d'ultime rempart, il s'en faut que ce soit le cas du plus grand nombre. Combien de fois n'avons-nous pas aperçu, dans l'Anti-Atlas, au sommet d'une crête, les ruines d'un agadir, dont nul n'a pu nous dater, même approximativement, la fin ? Dans tel village que nous pourrions nommer (ceci se passait vers 1947), l'agadir était plus qu'à moitié ruiné et dans la partie restée debout, seules quelques vieilles femmes remisaient encore leurs provisions : presque toute la population du village l'avait abandonné et il apparaissait que sa fin était proche. De toute évidence, l'institution ne répondait plus à un besoin et seule l'habitude lui gardait une existence précaire. On s'explique la chose en 1947 ; on se l'explique moins bien pour le XIXe siècle, voire pour des époques plus reculées (certains abandons remontaient si loin que des vieillards nous disaient que leur grand-père lui-même en ignorait la date). Quels changements profonds dans les conditions de vie des populations ont-ils pu les conduire à délaisser une institution si ancienne et qui paraissait si liée à un statut quasi immuable ?

Nos incertitudes se sont précisées - si l'on peut dire - quand, à propos de sociologie urbaine, nous nous sommes intéressés d'un peu plus près au problème des origines de la ville (4). Dans la civilisation d'où nous sommes issus, et à laquelle se rattachent également les Berbères, les premières cités sont apparues aux environs du troisième millénaire avant l'ère chrétienne, dans la vallée des grands fleuves tels que le Nil, le Tigre et l'Euphrate, l'Indus. Le phénomène a fait tache d'huile, mais la tache ne s'est pas répandue de façon uniforme, il s'en faut de beaucoup.

Il semble bien qu'au Maghreb, les Berbères ne soient pas les créateurs de la ville. On discute encore sur l'existence ancienne de villes berbères, Aghmat et Nfis, par exemple, au Maroc, dont certains chroniqueurs nous citent les noms. Mais on n'a pas retrouvé leurs traces et il y a tout lieu de penser que ce furent de gros villages, peut-être fortifiés pour certains, plutôt que des villes au véritable sens du mot. La première ville au Maghreb fut créée par les Phéniciens : ce fut Carthage, les autres le furent plus tard par les Romains, puis par les Arabes. Le génie proprement berbère semble s'être exprimé essentiellement dans des structures rurales, tribales et villageoises.

Mais s'ils n'ont pas créé de villes, les Berbères ont peut-être été sur le point de le faire en construisant les agadirs. Quand on rapproche les traits caractéristiques des cités primitives, - ceux qui semblent le plus intimement liés à l'apparition de ce nouveau type de groupement humain, - de certaines particularités de l'institution des agadirs, on ne manque pas d'être frappé par les ressemblances et de se demander si les greniers collectifs n'étaient pas des embryons de ville, des embryons, bien sûr, qui auraient avorté, et il ne sera pas inutile de s'interroger sur les causes de l'avortement.

Un des traits fondamentaux du phénomène "ville", c'est sans doute qu'il a réalisé, dans l'histoire, la première accumulation de capital. Capital-grain, d'abord, de toute nécessité : il fallait nourrir une population nombreuse, qui ne produisait pas elle-même sa nourriture. Et cette accumulation était liée à la sédentarisation et à la céréaliculture. Chasseurs et éleveurs ne peuvent pas faire de réserves. Le troupeau s'accroît dans les bonnes années et diminue dans les mauvaises sans qu'il soit possible au pasteur d'épargner et de conserver. Greniers et silos, au contraire, sont sans doute presque aussi vieux que la culture des céréales elle-même. Cela explique d'ailleurs les rapports difficiles qu'entretiennent, depuis des millénaires, nomades et sédentaires là où ils sont en contact fréquent : comment les premiers, menacés de famine dans les mauvaises années, ne seraient-ils pas tentés de piller les greniers où les seconds ont pu accumuler l'excédent des bonnes années ? Et la ville, à travers les siècles, suscitera des convoitises plus fortes encore, à la mesure de sa richesse, chez ces nomades qu'étaient les cavaliers d'Attila, de Gengis-Khan et de Tamerlan.

La première citadelle, au centre des villes, fut sans doute un grenier fortifié. L'agadir n'est pas autre chose. Et c'est d'abord un grenier collectif. Tandis que nombre de sédentaires agriculteurs ont leur grenier ou leur silo particulier ou plus exactement familial, certains mettent en commun le produit de leurs récoltes pour le garder et le défendre plus commodément. On sait qu'il y avait des agadirs de village, mais qu'il existait aussi des agadirs de *taqbilt,* où des tribus parfois importantes par le nombre des villages et l'étendue des surfaces cultivées entreposaient leurs réserves de céréales.

Ces réserves, c'était leur capital. L'apparition de la banque a dû suivre de peu celle du capital. L'agadir ne l'ignore pas : on sait que certains agadirs pratiquaient le prêt sur récolte et même le nantissement. Le "banquier" n'était pas un particulier mais la collectivité elle-même. Si chaque chef de famille, du village ou de la *taqbilt*, possédait dans l'enceinte de l'agadir sa *tah'anout*, son magasin particulier, dont il gardait la clef, il existait aussi dans l'enceinte un magasin de la collectivité, alimenté par l'impôt en nature que versait chacun au moment de la récolte. C'était là le trésor de la "banque".

La forteresse, dans la ville comme dans l'agadir, n'était pas seulement destinée à protéger des convoitises éventuelles le capital, c'est-à-dire les réserves de nourriture. Elle avait aussi pour fonction de défendre les hommes eux-mêmes et leurs familles. Toute ville avait des remparts, où cherchaient refuge aussi, en cas d'invasion, les paysans des environs immédiats. L'agadir, on le sait, a souvent servi de recours ultime à l'indépendance de la *taqbilt*. Ce fut encore le cas, au début de ce siècle, des Aït Waouzguit du Siroua ; ils soutinrent dans leur agadir un long siège contre le Glaoui, qui voulait les soumettre au nom du Makhzen et y parvint d'ailleurs grâce à un canon moderne envoyé par le Sultan. Les ruines d'agadirs qu'on rencontre dans le Sud-Ouest du Maroc sont souvent l'œuvre du Makhzen. Comme les rois de France quand ils avaient pris le château d'un féodal rebelle, les Sultans détruisaient l'agadir après l'avoir forcé, afin d'enlever à la tribu soumise la tentation d'y abriter une nouvelle dissidence.

A l'appareil militaire était liée dans la ville, dès les débuts, l'unité du commandement. Plus tard, beaucoup plus tard, devait apparaître, à Athènes puis à Rome, la ville des citoyens. Mais la cité des origines ne connaît que le pouvoir d'un seul. Qu'il s'agisse des pharaons de la vallée du Nil ou des rois d'Assur, de Ninive et de Babylone, c'est toujours le despotisme qui préside aux destinées des premières villes de l'histoire. Que ce despotisme se soit pris à la longue pour une fin en soi, cela ne l'empêche peut-être pas d'avoir été à l'origine fonctionnel, en tant que seul moyen adapté à la nécessité de préserver une accumulation de capital qui suscitait tant de convoitises.

Il faut reconnaître que ce trait n'apparaît guère dans l'institution de l'agadir. Non certes que les Berbères aient ignoré le pouvoir personnel. *L'agellid*, sorte de roi agraire (comme le *rex* italique des premiers temps), a sans doute précédé la *jema'a* et les *inflas*. Mais, sans remonter si loin, nous connaissons l'institution de *l'amghar-n-tuya* (5), élu en cas de guerre par l'assemblée des hommes en âge de porter les armes. La présence d'un grand souq paraît avoir aussi, par l'intermédiaire du recours à un *amghar*, à un homme fort, pour maintenir l'ordre sur le marché, favorisé l'apparition du pouvoir personnel. Mais il ne semble pas que l'existence d'un agadir important ait jamais eu les mêmes effets. Sans doute la tribu armée, assiégée dans l'agadir, avait-elle un *amghar* à sa tête, tout comme si elle avait opéré en rase campagne, mais l'agadir lui-même, en temps normal, ne semble jamais avoir été gouverné par un homme seul.

Deux traits cependant nous paraissent aller dans le sens d'un raffermissement et d'une concentration des pouvoirs. Le bon fonctionnement de l'agadir était à ce point essentiel à la vie du groupe qu'il ne semblait pas possible de le soumettre entièrement aux lois et aux institutions ordinaires de la *taqbilt*. Il existait, on le sait, un réglement particulier de l'agadir (plusieurs ont été publiés), indépendamment du corps de coutumes qui régissait la vie de la tribu. Ce qui nous paraît le plus remarquable, dans ces réglements, ce ne sont pas les articles qui visent le fonctionnement proprement dit du grenier collectif, ce sont les autres, nombreux, qui sanctionnent des délits pouvant bien être commis n'importe où, mais les punissent plus sévèrement quand ils ont été perpétrés dans l'enceinte de l'agadir.

L'autre trait concerne le gouvernement de l'agadir. Le pouvoir qui assurait ce gouvernement était collectif, comme celui de la *taqbilt* elle-même. Mais il était souvent distinct de celui-ci et les quelques hommes qui le détenaient portaient le titre pompeux

de *'ommâl*, "gouverneurs" de l'agadir. A cela s'ajoute enfin une caractéristique que nous croyons de grande importance. Le Berbère a un sens si exigeant de l'égalité, une telle peur de voir soumettre à autrui l'autonomie de sa propre volonté que les *jema'as* ignoraient la plupart du temps la règle de la majorité : les 49 % n'auraient pas toléré de subordonner leur opinion à celle des 51 %. Aussi, les décisions ne pouvaient-elles être prises qu'à l'unanimité, ce qui, on s'en doute, ne se produisait pas tous les jours et rendait très difficile, exposait à de grands dangers la vie politique du groupe. Eh bien, les *'ommâl* de l'agadir surmontaient cette répulsion et leur collège pratiquait la règle de la majorité, tant leur paraissait évidente la nécessité de reconstituer par ce biais le principe de l'unité du commandement, pour assurer le bon fonctionnement d'un organisme si important dans l'existence de la collectivité. Ainsi le pouvoir, objet d'une méfiance instinctive chez les Berbères et équilibré par eux jusqu'à la paralysie, retrouvait-il quelque vigueur dans le seul gouvernement des agadirs.

Au pouvoir du prince se juxtaposait dans la cité des origines – au point de se confondre souvent avec lui – le pouvoir des dieux. Ce que nous savons des agadirs ne remonte pas jusqu'au temps de ce qu'on pourrait appeler la *jâhiliyya* berbère (6). Et l'Islam a imprégné trop profondément et depuis trop longtemps cette civilisation pour qu'il soit possible d'établir quelque parallèle entre l'une des grandes religions monothéistes et les cultes barbares qui présidèrent aux premiers pas de la cité. On se bornera donc à noter que la religion était présente dans l'agadir sous deux aspects, dont la coexistence caractérise d'ailleurs l'Islam berbère. Le premier est orthodoxe, c'est l'existence dans la partie commune de tout agadir, à côté de la salle de garde et du siège des *'ommâl*, d'une salle de prière. La finalité était, bien entendu, que tout Musulman ayant affaire à l'agadir y pût accomplir ses devoirs religieux. Mais la présence ordinaire d'un exemplaire du Coran s'expliquait par d'autres raisons : en cas de conflit judiciaire ayant l'agadir abritât le tombeau d'un saint (je ne crois pas que le fait eût été jamais relevé), du droit coutumier berbère, le serment collectif, prêté d'ordinaire sur le Livre. L'autre aspect est moins orthodoxe, puisqu'il se relie au culte des saints : non que l'enceinte de l'agadir abritât le tombeau d'un sain t(je ne crois pas que le fait eût été jamais relevé), mais il y avait souvent, à côté du "trésor" de la *taqbilt*, où l'on versait en nature l'impôt qu'on pourrait appeler laïque, un autre magasin, propriété des marabouts du lieu, où les gens versaient sous la même forme l'impôt coranique, l'*'achour*, détourné, bien sûr, de la destination que lui assigne la loi orthodoxe. Ainsi l'agadir se trouvait-il relié aux deux formes de pratique les plus vivantes dans la religion du pays berbère (7).

Ajoutons que l'agadir – et nous touchons là, sans doute, à un sacré antérieur à l'Islam – était inviolable, l'individu qui s'y réfugiait bénéficiant du droit de protection. Aussi le meurtre commis dans cette enceinte était-il châtié beaucoup plus sévèrement que tout autre meurtre : exil à vie, confiscation des biens, destruction de la maison.

Quand nous voulons définir la ville, aujourd'hui encore, nous éprouvons une certaine difficulté. Le nombre des habitants n'offre pas un critère décisif : il existe en bien des pays du globe de très gros villages – en Kabylie par exemple – plus peuplés que certaines petites villes. Et pourtant on a bien affaire d'un côté à des villes et de l'autre à des villages. La différence est ailleurs. Dans le type de village le plus traditionnel que nous connaissions, la division du travail n'existait pas. Tous les hommes pratiquaient la même

activité : le travail de la terre (8). Et chacun assurait par lui-même la fabrication des quelques objets qui lui étaient indispensables : tissus, cuirs, poteries, outils en bois, etc. Il n'y avait, semble-t-il qu'un artisan spécialisé, le forgeron, et le fait était lié, semble-t-il, moins à la difficulté "technique" de son art qu'au caractère sacré d'un rite qui mettait l'homme en rapport avec les puissances infernales. En somme, les habitants du village n'avaient primitivement qu'un seul métier, l'agriculture, tandis que les habitants de la ville pratiquaient tous les métiers sauf l'agriculture. Et les premiers vivaient en autoconsommation, alors que les seconds, ne produisaient pas ce qu'ils consommaient : d'où la nécessité et l'apparition du commerce. Avec des prêtres, des guerriers et des scribes, la ville est peuplée d'artisans et de marchands. C'est un marché permanent.

L'agadir proprement dit ne semble pas avoir jamais abrité d'échoppes d'artisans ni de boutiques (9). Mais la présence d'un grand agadir a bien souvent provoqué l'apparition, à sa porte, d'un souq, c'est-à-dire d'un marché hebdomadaire important. Et nous savons pour l'avoir constaté en plus d'un endroit de nos jours mêmes, que la présence d'un grand souq peut provoquer la naissance d'une cité : à preuve les nombreuses agglomérations appelées "Souk el -Arba", éparses sur la carte du Maghreb, il y a moins d'un siècle, constructions sommaires destinées à abriter, une fois par semaine, marchands et artisans venus vendre leurs produits, et dont plusieurs forment aujourd'hui de véritable villes.

Ainsi les principaux facteurs dont aucun ne suffisait à créer la ville mais dont la convergence en a suscité l'apparition, étaient-ils réunis dans l'institution de l'agadir. Et pourtant c'est un fait que jamais, dans l'histoire du Maghreb berbère, un agadir ne semble avoir donné le jour à une ville. Pourquoi ? L'explication paraît devoir être cherchée pour une part dans l'agadir lui-même ou dans le milieu qui l'a créé, et pour une autre, à l'extérieur de ce milieu particulier, dans les caractéristiques du milieu beaucoup plus large et plus riche où se sont créées les villes au Maghreb el-Aqça.

Les premières villes sont apparues chez des sédentaires. Mais est-ce le cas des agadirs ? Bien sûr, les greniers collectifs fortifiés du Sud-Ouest marocain se trouvent tous dans une zone dont la population est toute entière sédentarisée et depuis longtemps. Il s'agit des Chleuhs, c'est-à-dire de Berbères qui parlent le dialecte de la *tachelh'it*. Mais leur origine est composite. Ils semblent, pour l'essentiel, être issus du mélange de deux groupes ethniques, des Masmouda, vieux sédentaires installés depuis longtemps dans le pays, et des nomades Sanhaja, les Igezzoulen, sortis du Sahara à la suite des Lemtouna (lesquels furent les champions de la conquête almoravide au XIe siècle) et qui, se mêlant aux Masmouda, se sédentarisèrent lentement à leur contact (10).

Or, les sédentaires de la montagne ne fortifient pas d'ordinaire leurs villages. Ils se trouvent loin des nomades et protégés par le relief de leurs incursions éventuelles. Et leur particularisme, de village à village et même d'*ikhs* à *ikhs* (11), est trop fort pour qu'ils mettent en commun leurs réserves de grain. Il y a bien, au milieu du village, la maison commune, *tigemmi-n-lejma'a*, qui comprend le logement des hôtes et un grenier, mais ce grenier n'abrite que l'impôt en nature versé à la rentrée des récoltes par chaque chef de foyer et destiné aux dépenses de la communauté. Il n'a rien d'une forteresse.

Le recours au grenier fortifié et collectif s'explique mieux dans le cas de nomades en cours de sédentarisation. Une part de leurs ressources proviennent de l'agriculture,

mais la transhumance de leurs troupeaux les entraîne une partie de l'année loin de leurs champs et surtout de leurs greniers. Le seul moyen d'assurer à bon compte la garde des réserves de grain est évidemment de les réunir dans un grenier collectif et de fortifier celui-ci. L'hypothèse a donc été formulée – notamment par Robert Montagne – que les agadirs ont leur origine chez ces semi-nomades et que leur sédentarisation devenue totale explique l'abandon progressif des greniers collectifs fortifiés, conservés par habitude mais dont le besoin ne se faisait plus sentir : de même que le rite survit à la croyance, l'usage survit parfois longtemps au besoin.

Mais, puisque l'agadir a survécu longtemps à l'achèvement de la sédentarisation, comment se fait-il que le surgissement de la cité, dont tous les éléments paraissaient réunis, ne se soit pas produit ? Sans doute intervient ici la différence considérable entre le milieu naturel où s'élevaient les agadirs et celui où sont apparues les premières villes de l'histoire. La ville fut dès le début le lieu de l'accumulation du capital : cela supposait de riches terres, capables de produire beaucoup plus que ne consommaient leurs habitants. C'était le cas des vallées des grands fleuves du Proche et du Moyen-Orient où le phénomène urbain semble avoir pris naissance. Ce n'est évidemment pas le cas de la région des agadirs : l'Anti-Atlas, proche du Sahara reçoit des pluies irrégulières et souffre souvent de la sécheresse ; quant au Haut-Atlas occidental, plus arrosé, les terres cultivables y sont rares du fait d'un relief abrupt, et il faut souvent des terrasses, fruit d'un travail acharné, pour les retenir. La production agricole n'a jamais suffi à nourrir entièrement et régulièrement la population. La région est aujourd'hui une zone de forte émigration. N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Avec cette différence qu'autrefois les régions du Nord n'avaient pas d'emplois à offrir aux émigrants du Sud et que la migration prenait, à intervalles espacés et irréguliers, la forme violente de la conquête ou de l'invasion. Ce n'est pas un hasard si les grands mouvements politico-religieux qui font la trame de l'histoire marocaine depuis l'islamisation sont presque tous venus du Sud : Almoravides, Almohades, dynasties Saadienne et Alaouite. Au début de ce siècle encore, c'est du Sahara qu'a surgi, à l'appel des marabouts de la famille des Ma-el-Aïnin, le mouvement d'opposition au Protectorat français qui, soulevant les Berbères de l'Anti et du Haut-Atlas, devait se briser contre la colonne Mangin au nord de Marrakech.

Quand des villes se fondent au Maroc, c'est au Nord de l'Atlas, dans ces "riches" plaines atlantiques où l'accumulation du capital qui crée la ville est possible. Et ces villes sont toutes – sauf Tanger, fondée par les Carthaginois et agrandie par les Romains – (12) des créations de l'Islam.

L'association du pouvoir religieux et d'un pouvoir civil fort est d'autant mieux réalisée que la conception musulmane de l'Etat la favorise : la citoyenneté repose sur l'adhésion à l'Islam et le souverain est le lieutenant du Prophète, *Khalîfat en-nabi* (les Abbasides se sont même fait appeler, à certaine époque, *Khalîfat Allâh*). Les grandes dynasties berbères puisèrent leur dynamisme dans l'élan religieux pour le retour à un Islam plus pur et plus authentique : ce fut le cas des Almoravides et des Almohades. Et quand cet élan fut retombé, la même exigence religieuse fut satisfaite par le recours aux Chérifs, descendants du Prophète : Saadiens, puis Alaouites. Fès avait été fondée par le premier chérif venu au Maroc, Moulay Idris ; Marrakech le fut par les Almoravides, Rabat par les Almohades. Meknès semble avoir accédé au rang de cité par la volonté de

Moulay Ismaïl, un des premiers souverains de la dynastie alaouite. Salé avait été créée par des émirs Zénètes, champions de l'orthodoxie contre l'hérésie des Berghwata.

Il y a là un jeu de forces religieuses autrement puissantes que celles qui semblent s'être exercées traditionnellement dans le cadre de l'agadir. Il en est de même du pouvoir politique et du substrat économique. Tous ces facteurs sont présents dans l'agadir, mais chacun est trop modeste pour que soit jamais atteint le seuil auquel commence la mutation urbaine. Les grands mouvements religieux et politiques naissent bien dans ces régions mais ils les débordent immédiatement pour trouver leur épanouissement dans des zones plus fertiles et plus peuplées, où s'accomplissent les fondations de villes.

NOTES

(1) Dj. Jacques-Meunié, *Greniers citadelles au Maroc,* 2 vol. I – Textes et plans : II – Photographies, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, tome LII, Paris, 1951.

(2) Plur. *igidar* ou *igudar.* Le mot signifie étymologiquement "mur".

(3) Cf. Jean Despois, "Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord", *Les Cahiers de Tunisie,* Tunis, 1er trim. 1953, p. 38-58.

(4) On trouvera une synthèse de nos connaissances à ce sujet dans les premiers chapitres de l'ouvrage de Lewis Mumford (trad. franç.), *La cité à travers l'histoire,* Paris, 1964.

(5) "Le chef à la touffe d'herbe", parce que les hommes de la tribu assemblée l'élisaient en lançant sur lui chacun une poignée d'herbe. Les ressemblances ne manquent pas entre cette institution et celle du dictateur romain des premiers temps. Il s'agissait dans l'un et l'autre cas d'une magistrature extraordinaire mais parfaitement légale et soumise à des règles strictes : la durée en était limitée (soit à six mois ou un an, soit à la durée des hostilités) ; le chef élu concentrait entre ses mains tous les pouvoirs des magistrats ordinaires, mais il n'en était pas moins tenu d'observer les lois de la cité ou de la tribu ; enfin, sa mission achevée, il devait rendre compte de la façon dont il l'avait assumée. Mais, comme les Romains, les Berbères ont connu la dictature illégale des chefs victorieux qui ne rendent pas leurs pouvoirs après la victoire. Aux Sylla et aux César correspondent sans doute aussi bien les Bocchus et les Massinissa de jadis que les Glaoui, les Goundafi et les M'Touggui de la fin du XIXe et du début du XXe siècle.

(6) *Jâhiliyya,* c'est pour les Arabes "le temps de l'ignorance", celui qui a précédé la Révélation coranique.

(7) Est-il besoin d'ajouter que le culte des saints n'est pas propre aux Berbères ? On le rencontre dans presque tous les pays musulmans, surtout chez les ruraux, y compris les Arabes.

(8) Bien sûr, les ruraux n'ignoraient pas toute division du travail : il existait des chasseurs, des pêcheurs, des éleveurs, des agriculteurs. Mais nous ne parlons que des sédentaires, qui ont été les créateurs de la ville.

(9) Le mot arabe *h'anout,* "boutique", y apparaît, il est vrai, sous la forme berbérisée *tah'anout,* mais il désigne simplement le magasin ou grenier particulier dont la multiplication constitue le grenier collectif.

(10) Le souvenir des Igezzulen survit dans le nom d'un des deux *leff-s* qui se partagent l'Anti-Atlas : leff *tahhogwat* et leff *tagezzoult.* Il est possible que cette dualité perpétue le souvenir de la lutte qui opposa primitivement les anciens occupants du pays, sédentaires et Masmouda, aux nouveaux venus, nomades et Sanhaja, les Igezzulen.

(11) L'*ikhs* (plur. *ikhsan*) est le clan, appelé aussi, notamment dans l'Anti-Atlas, *afus (ifasen),* deux métaphores empruntées au corps humain : la première veut dire "os", la seconde "main".

(12) Même dans le cas de la *Sala colonia* romaine, il n'y a aucune continuité ni avec la Salé actuelle, fondée au Xe siècle sur l'autre rive du Bou Regreg, ni avec Rabat, fondée au XIIe siècle sur la même rive mais sur un site éloigné.